

Roman courtois et lais

Le roman courtois est une création originale de la culture courtoise. Il a peu d'antécédents dans la culture antique (*Théagène et Chariclée*, *Récits éthiopiens*, *Daphnis et Chloé*; *Asinus aureus* d'Apulée, *Satyricon* de Pétrone) et, par son inspiration et sa facture, il est bien différent des chansons de geste dont il est, en particulier entre 1150 et 1250, contemporain. Ce qui le distingue de ces dernières, c'est non seulement une autre conception de la chevalerie (au service d'une cause religieuse, politique ou sociale là; au service d'une Dame ici), mais surtout une autre élaboration littéraire – élitiste et raffinée: emploi de l'octosyllabe à rimes plates, langue subtile et élégante de la galanterie, motivation psychologique des personnages, construction savante de l'intrigue, mise en évidence de l'interprétation symbolique et allégorique et des acquis culturels et intellectuels, notamment dans les thèmes mystiques, mythologiques ou antiques. Les romans atteignent parfois une longueur impressionnante, dépassant parfois 30.000 vers. On peut y voir aussi la preuve qu'ils étaient destinés non plus à être récités de mémoire devant le public, mais lus. Les auteurs des romans aiment donner leurs noms, signer leurs œuvres: l'ouvrage lui-même étant une prouesse, un exploit d'habileté et de galanterie, une occasion pour faire montre de ses connaissances et de sa culture. Pourtant, aux 12^e et 13^e siècles, le roman ne se différencie pas encore nettement, dans l'esprit du public, de la chanson de geste et des récits hagiographiques. Par le mot « roman » (*romanz* – de l'adverbe latin *romanice*) on désigne à l'époque les écrits en langue vulgaire, par opposition à ceux qui sont rédigés en latin. Et la seule différence d'avec la chanson de geste est perçue sur le plan thématique: « *Ne sont que trois matières à nul homme entendant, / De France de Bretagne et de Rome la grant* » (Jean Bodel, in *Chanson des Saisnes* [Saxons], vers 1200). Ainsi, les chansons de geste étaient considérées comme une matière française, relatant des souvenirs historiques – la geste des Francs, alors que le roman courtois faisait appel à une matière « étrangère », exotique, liée soit à l'instruction (thèmes antiques), soit à l'imagination mythique et mystique (thèmes bretons).

Tristan et Iseut

C'est le roman le plus répandu à travers l'Europe médiévale, pourtant aucune version ne nous est parvenue complète. Les éditions modernes sont en fait des extrapolations à partir des versions les plus diverses – françaises, allemandes, italiennes, norvégiennes. Les textes français sont ceux de Béroul (Normand?) et de Thomas (Anglais): nous disposons aujourd'hui de 4485 vers du premier (1165–1170) et de 3144 vers du second (après 1170) qui devait en avoir 19.000 approximativement. La version de Béroul, un jongleur peut-être, rappelle la manière simple et rude des chansons de geste; celle de Thomas appartient résolument à l'inspiration courtoise. Neveu du roi Marc de Cornouailles, Tristan de Loonois (Léonois) représente le type du chevalier

parfait qui allie le courage et la force physique à la courtoisie parfaite: il est expert en vénerie, mais aussi musicien, joueur de la harpe. Il sauve son pays en tuant le géant Morholt qui le blesse par son épée empoisonnée. Les blessures dégageant une puanteur insupportable, Tristan décide de mourir et se laisse emporter dans une barque vers la haute mer. Rejeté sur la côte irlandaise, il est guéri par la magie de la reine, soeur du géant, et par Iseut la Blonde, fille de la magicienne, sans être reconnu comme meurtrier de Morholt. Il retourne dans son pays, mais pas pour longtemps. Le cheveu d'or d'Iseut que les hirondelles apportent à la cour du roi Marc décident ce dernier à envoyer Tristan chercher la Belle-aux-Cheveux-d'Or qui doit devenir reine de Cornouailles. Tristan, qui arrive en Irlande sous déguisement, sauve Iseut en tuant un dragon. Toutefois, à l'ébréchure de l'épée, Iseut reconnaît en son sauveur le meurtrier de Morholt. Elle veut d'abord se venger, mais cède devant la parole charmeuse de celui qu'elle commence à aimer. À sa déception Tristan demande sa main – pour son oncle. Au départ, la magicienne donne à la servante Brangaine le philtre magique qui doit unir d'un amour éternel Iseut et le roi Marc, mais que Tristan et Iseut boivent par erreur. Désormais la femme du roi Marc et son neveu sont liés d'un amour invincible – et impossible. Ils s'aiment en secret à la cour en bravant tous les dangers y compris la mort, ils s'enfuient dans la forêt du Morois avant de se séparer pour essayer d'oublier. Tristan s'exile en Bretagne, épouse Iseut-aux-Blanches-Mains. Blessé à nouveau, Tristan ne veut pas mourir sans avoir revu Iseut la Blonde que son beau-frère Kahedrin doit amener. Trop tard. Iseut la Blonde expire en embrassant le cadavre de Tristan. Le roi Marc, qui apprend le secret de l'amour fatal, leur accorde la sépulture dans deux tombes voisines: une ronce pousse aussitôt sur la tombe de Tristan et s'enfonce dans celle d'Iseut. L'extrait présenté ci-dessous est tiré de la version de Béroul : le récit garde les marques de l'oralité, tient les auditeurs en haleine en ménageant la tension qu'il modère par un ton ironique. Tristan est condamné pour adultère, il va être exécuté. Il trouve cependant un prétexte pour tromper ses gardes et se sauver.

Saut de la chapelle

(Traduction en français moderne)

Ecoutez, seigneurs, du Seigneur Dieu
 Comme il est plein de pitié
 Et ne veut pas la mort du pécheur :
 Il entendit le cri, le pleur
 Que faisaient les pauvres gens
 Pour ceux qui étaient à la torture.
 Près du chemin par où ils vont
 Une chapelle est sur un mont,
 Au coin d'une roche assise,
 Dominant la mer, face à la bise.
 La partie qu'on appelle chantel
 Était posée sur un monticule.

Au delà, plus rien : la falaise.
Ce mont est tout plein de pierre.
Si un écureuil eût sauté de là,
Il eût péri, sans rémission.
Dans l'abside était une verrière
Qu'un saint y fit avec habileté.
Tristan dit à ceux qui le mènent :
« Seigneurs, voici une chapelle.
Pour Dieu ! Laissez-moi entrer.
Ma vie approche de son terme ;
Je prierai Dieu qu'il ait pitié
De moi, qui l'ai tant offensé.
Seigneurs, il n'y a que cette entrée.
Chacun de vous tient son épée :
Vous savez bien que je ne peux sortir
Sans repasser devant vous ;
Et quand j'aurai prié Dieu,
Alors, je reviendrai ici ; vers vous. »
L'un d'eux dit à son compagnon :
« Nous pouvons bien l'y laisser aller. »
Ils ôtent ses liens ; il entre.
Tristan ne va pas lentement !
Derrière l'autel, il va à la fenêtre ;
La tire à lui de sa main droite
Et, par l'ouverture, il saute dehors.
Plutôt sauter que de voir son corps
Brûlé, sous les yeux de telle assemblée !
Seigneurs, une grande pierre large
Était au milieu de ce rocher.
Tristan y saute très légèrement.
Le vent s'engouffre dans ses habits
Et l'empêche de tomber lourdement.
Les Cornouaillais appellent encore
Cette pierre « Le Saut de Tristan »
Tristan saute : le sable était mou.
Les autres l'attendent devant l'église,
Mais en vain : Tristan s'en va !

Dieu lui a fait une belle grâce.
 Sur le rivage, à grands sauts, il s'en fuit :
 Il entend bien le feu qui bruit !
 Il n'a pas le cœur à retourner :
 Il ne peut courir plus vite qu'il ne court.

Chrétien de Troyes (1135?–1190?)

Sa première période créatrice est liée à la cour de Marie de Champagne, fille d'Aliénor d'Aquitaine, qui semble avoir été l'instigatrice, sinon l'inspiratrice des compositions qui illustreraient certaines thèses de l'amour courtois: *Érec et Énide* (cca 1170), *Yvain ou le Chevalier au Lion* (1177–1181), *Lancelot ou le Chevalier à la Charrette* (1177–1181).

Entre 1182 et 1190 Chrétien de Troyes est au service du comte de Flandre Philippe d'Alsace pour qui il compose *Perceval*, ouvrage resté inachevé, mais qui provoquera la création de l'immense cycle du Graal, initié par *l'Estoire dou Graal* de Robert de Boron, autour de 1200. Le thème et le roman ont une riche postérité: Wolfram von Eschenbach, Hartmann von Aue, Richard Wagner.

Cligès (vers 1176)

C'est un roman breton par sa première partie, la seconde se déroulant à Byzance. Chrétien y déclare que la Grèce antique a été le premier pays à se distinguer en « *chevalerie* » et en « *clergie* » (savoir). C'est postuler l'union de l'esprit courtois et de la tradition antique. Le roman, professant la réalisation corporelle de l'amour, semblerait une polémique contre *Tristan et Iseut*. L'extrait est tiré de la première partie du roman. Alexandre et Soredamor, sur un navire, ne savent pas comment déclarer l'un à l'autre leur amour. C'est Genièvre qui les rapproche. La langue, finement travaillée, intellectualisée dans ses jeux de mots sur *l'(a)mer, amer, aimer, amour* annonce la préciosité.

L'amour naissant entre Alexandre et Soredamor

(Traduction en français moderne)

Ainsi se prend-elle à partie,
 tantôt elle aime, tantôt elle hait.
 Elle hésite tant qu'elle ne sait
 ce qui pour elle vaut le mieux.
 De l'amour, elle croit se défendre,
 mais toute défense est vaine.

Dieu ! Que ne sait-elle ce que, de son côté,
Alexandre pense à son endroit !
Amour fait entre eux un égal partage
de tout ce dont il doit les pourvoir.
Il les traite avec justice et sagesse
puisque chacun aime et désire l'autre.
Cet amour eût été juste et bon
si chacun d'eux avait été juste et bon
si chacun d'eux avait su
le désir qui poussait l'autre,
mais lui ne sait ce qu'elle souhaite,
ni elle, ce dont il souffre, lui.
La reine s'en est avisée,
elle les voit souvent l'un et l'autre
perdre leurs couleurs et pâlir
et soupirer et tressaillir,
mais elle ne sait pas pourquoi,
sinon qu'ils sont en mer.
Peut-être l'aurait-elle découvert,
si la mer ne l'avait trompée,
mais la mer l'abuse et la trompe,
en *la mer* l'amour lui échappe
car ils se trouvent en mer,
mais tout leur vient d'*aimer*,
et *amer* est le mal qui les tient :
de ces trois-là, la reine ne sait
que blâmer, sinon la mer.
Les deux autres dénoncent le troisième,
par lui se font excuser les deux
qui sont entachés du méfait.
Tel qui n'a faute ni tort
souvent paie pour le péché d'autrui.
Ainsi, la reine haut et fort
accuse la mer et la blâme,
mais à tort jette sur elle le blâme,
car la mer n'y a commis aucun crime.
Soredamor a beaucoup souffert,

mais le navire enfin est entré au port.
 Le roi sait parfaitement
 que les Bretons en montrent une grande joie
 et qu'ils le serviront volontiers
 comme leur légitime seigneur.
 Je ne veux pas parler plus longuement
 du roi Arthur pour cette fois.
 Vous m'entendrez plutôt dire comment
 Amour tourmente les deux amants,
 avec qui est engagée la bataille.
 Alexandre aime et désire
 celle qui soupire pour son amour,
 mais il ne le sait pas ; et il ne le saura pas
 jusqu'au moment où il aura
 souffert maint mal et maint tourment.

Marie de France (active entre 1160 et 1190)

On ignore son identité. Aurait-elle été l'abbesse des monastères de Barking et de Shaftesbury? princesse de la famille des Plantagenêts? une Française de condition moyenne, attachée à la cour d'Angleterre? Sa narration captivante puise dans la thématique bretonne qu'elle présente sous forme de brefs récits (cca 500–700 vers) – les lais.

Marie de France est l'auteur des fables en vers qu'elle appelle *isopets*: *Le loup et l'agneau*, *Le corbeau et le renard*, *La veuve et le chevalier* (cf. *La veuve de Milète*); et d'une descente aux « enfers » *Le Purgatoire de saint Patrick*. Le texte de *Yonec* est donné, ici, en version intégrale, traduite en prose.

Yonec

*Puis que des lais ai commencié,
 ja n'iert pur nul travail laissié ;
 les aventures que j'en sai,
 tut par rime les conterai.
 En pensé ai e en talant
 que d'Yonec vus die avant
 dunt il fut nez, e de sun pere*

*cum il vint primes a sa mere.
Cil ki engendra Yonec
aveit a nun Muldumarec.*

(Traduction en français moderne, en prose)

Puisque j'ai commencé à écrire des lais, nulle peine ne me fera renoncer : je mettrai en vers toutes les aventures que je connais. J'ai bien envie de vous parler tout d'abord d'Yonec, du lieu de sa naissance et de la rencontre de ses parents. Celui qui engendra Yonec se nommait Muldumarec.

Jadis vivait en Bretagne un vieillard très puissant. Il était seigneur de Caerwent et maître reconnu de tout le pays. La cité se dresse sur la Duclas et jadis les navires y passaient. Le seigneur était très âgé. Comme il devait laisser un riche héritage, il prit femme pour avoir des enfants qui hériteraient de lui. La jeune fille qu'on lui donna était de haut rang, sage et courtoise, et d'une grande beauté : il s'en éprit aussitôt, pour sa beauté. Qu'en dire de plus ?

Elle n'avait sa pareille d'ici à Lincoln, ni de Lincoln jusqu'en Irlande. Ce fut un crime que de la lui donner. Comme elle était belle et gracieuse, il ne songeait qu'à la surveiller. Il l'a enfermée dans son donjon, dans une grande chambre dallée, en compagnie de sa sœur, âgée et veuve, qu'il lui a donnée comme compagne pour la garder de plus près. Il y avait aussi d'autres femmes, je crois, isolées dans une autre pièce ; mais la dame n'avait pas le droit de leur adresser la parole sans l'autorisation de la vieille.

Elle demeura ainsi emprisonnée plus de sept ans sans sortir du donjon pour aller voir un parent ou un ami ; et le couple n'eut aucun enfant. Quand le seigneur allait se coucher, pas le moindre chambellan, pas le moindre portier n'aurait osé entrer dans la chambre pour tenir la chandelle devant lui. La dame vivait dans la tristesse, les larmes et les soupirs. Elle perdait sa beauté qu'elle négligeait. Elle ne souhaitait qu'une chose : mourir rapidement.

C'était aux premiers jours d'avril, quand les oiseaux font entendre leur chant. Le seigneur s'était levé de bon matin pour aller à la chasse. Il ordonne à la vieille de se lever et de fermer la porte derrière lui. Elle lui obéit, puis se dirige vers une autre pièce avec son psautier, pour y lire ses versets. La dame, éveillée et en larmes, voit la lumière du soleil. S'apercevant que la vieille a quitté la chambre, elle se répand en plaintes, en soupirs, en larmes et en lamentations : « Hélas, que je suis malheureuse ! Mon destin est bien triste. Je suis prisonnière dans ce donjon et n'en sortirai que morte. Mais que craint donc ce vieillard jaloux pour

m'emprisonner si cruellement ? Quelle folie, quelle sottise d'avoir toujours peur d'être trahi ! Je ne peux pas aller à l'église pour y écouter l'office divin. Si seulement je pouvais rencontrer des gens, sortir me distraire avec lui, je lui ferais meilleur visage, même en me forçant un peu ! Maudits soient mes parents et tous ceux qui m'ont donnée en mariage à ce jaloux ! Elle est solide, la corde sur laquelle je tire ! Il ne mourra donc jamais ! On a dû le plonger dans le fleuve d'Enfer au moment de son baptême ; ses nerfs sont solides, comme ses veines toutes pleines de sang vigoureux ! J'ai souvent entendu conter que jadis dans ce pays des aventures merveilleuses rendaient la joie aux malheureux ! Les chevaliers trouvaient les femmes de leurs rêves, nobles et belles, et les dames trouvaient des amants, beaux et courtois, preux et vaillants, sans encourir le moindre blâme, car elles étaient les seules à les voir. Si c'est possible et si quelqu'un a déjà connu pareille aventure, Dieu tout-puissant, exauce mon désir ! »

Elle vient d'achever sa plainte quand elle aperçoit l'ombre d'un grand oiseau à une fenêtre étroite : elle ne sait ce que c'est. L'oiseau pénètre dans la chambre en volant : il a des lanières aux pattes et ressemble à un autour de cinq ou six mues. Il se pose devant la dame : après quelque temps, quand elle l'a longtemps contemplé, il devient un beau et gracieux chevalier. La dame assiste à ce prodige : son sang ne fait qu'un tour ; de peur, elle se couvre la tête de son voile. Mais le chevalier lui adresse courtoisement la parole : « Dame, n'ayez pas peur, c'est un noble oiseau que l'autour ! Même si ce mystère vous reste obscur, rassurez-vous et faites de moi votre ami ! C'est dans ce but que je suis venu. Je vous aime et vous désire depuis bien longtemps ; je n'ai jamais aimé d'autre femme et n'en aimerai jamais d'autre que vous. Mais je ne pouvais pas vous rejoindre ni sortir de mon pays si vous ne m'appeliez d'abord. Maintenant je puis être votre ami ! » Rassurée, la dame se découvre la tête et répond au chevalier qu'elle ferait volontiers de lui son amant s'il croyait en Dieu et si leur amour était ainsi possible. Car il est si beau qu'elle n'a jamais vu de sa vie et ne verra jamais si beau chevalier. « Dame, répond-il, vous avez raison. Pour rien au monde je ne voudrais qu'on m'accuse et qu'on me soupçonne. Je crois profondément en notre Créateur ; qui nous a délivrés du malheur où nous avait plongés notre père Adam en mordant dans la pomme d'amertume. Il est, sera et fut toujours vie et lumière pour les pécheurs. Si cette profession de foi est insuffisante, appelez votre chapelain ! Dites que vous vous sentez malade et que vous voulez recevoir le sacrement que Dieu a établi dans le monde pour le salut des pécheurs. Je vais prendre votre forme, recevoir le corps de Notre Seigneur et dire mon Credo. Vous n'aurez plus la moindre crainte ! »

Et elle approuve ses paroles. Il se couche auprès d'elle dans le lit ; mais il ne veut pas la toucher, ni la serrer contre lui, ni l'embrasser. Voici que revient la vieille, qui trouve la dame éveillée : elle lui dit qu'il est temps de se lever et veut lui apporter ses vêtements. Mais la dame dit qu'elle est malade : il faut vite lui quérir le chapelain, car elle a grand-peur de mourir.

La vieille répond : « Vous attendrez ! Mon seigneur est à la chasse et personne n'entrera ici que moi ! » La dame, éperdue, feint de s'évanouir. La vieille, effrayée, déverrouille la porte de la chambre et appelle le prêtre qui arrive en toute hâte avec l'hostie. Le chevalier la reçoit et boit le vin du calice. Puis le chapelain repart et la vieille referme la porte.

La dame est étendue près de son ami : je n'ai jamais vu si beau couple ! Ils ont bien ri et joué, parlé de leur amour, puis le chevalier a pris congé : il veut regagner son pays. Elle le prie doucement de revenir souvent la voir. « Dame, dit-il, dès que vous le voudrez, je serai là en moins d'une heure. Mais veillez bien à observer la mesure afin que nous ne soyons pas surpris. Cette vieille nous trahira et nous guettera nuit et jour. Elle découvrira notre amour et dira tout à son seigneur. Si tout se passe comme je vous le prédis, si nous sommes ainsi trahis, je ne pourrai pas échapper à la mort. »

Alors le chevalier s'en va, laissant son amie toute joyeuse. Le lendemain, elle se lève en bonne santé, reste gaie toute la semaine ; elle prend grand soin de sa personne et retrouve toute sa beauté. Elle dédaigne maintenant toutes les distractions et préfère rester dans sa chambre. Elle veut souvent voir son ami et prendre son plaisir avec lui : dès que son mari s'en va, de nuit, de jour, tôt ou tard, il répond à son désir. Que Dieu lui permette d'en jouir longtemps ! La grande joie que lui donnent les visites de son amant l'a complètement transformée. Mais son mari, rusé, s'aperçoit bien qu'elle a changé. Soupçonnant sa sœur, il l'interpelle un jour, lui dit qu'il s'émerveille de voir la dame faire tant de toilette et lui demande ce qui se passe. La vieille répond qu'elle n'en sait rien : nul ne peut parler à la dame, et elle n'a ni amant ni ami. Mais elle reste seule plus volontiers qu'auparavant ; c'est la seule chose que la vieille ait remarquée.

Le seigneur répond alors : « Ma foi, je vous crois. Voici ce que vous allez faire. Le matin, quand je serai levé et que vous aurez refermé la porte, faites semblant de sortir et laissez-la seule dans son lit. Puis cachez-vous pour l'observer et découvrez les causes de cette grande joie ! » Ils s'arrêtent à cette décision et se quittent.

Hélas ! qu'ils sont infortunés, ceux que l'on veut ainsi épier pour les trahir et leur tendre un piège ! Deux jours après, à ce qu'on m'a raconté, le seigneur fait semblant de partir en voyage. Il explique à sa femme que le roi l'a convoqué,

mais qu'il reviendra bien vite. Il sort de la chambre en fermant la porte. Alors la vieille, qui s'était levée, s'est cachée derrière une tenture d'où elle pourra voir et entendre tout ce qu'elle a envie de savoir. La dame, étendue, ne dort pas et appelle son ami de tous ses vœux. Il arrive sans tarder, sans dépasser le délai ni l'heure. Ils sont tout aux joies de l'amour, dans leurs paroles et dans leurs gestes. Mais arrive l'heure où il doit se lever et partir. La vieille l'observe et voit comment il est arrivé, comment il est parti. Elle est épouvantée de le voir sous la forme d'un homme, puis sous celle d'un autour. Alors au retour du seigneur, qui n'était pas allé bien loin, elle lui découvre le secret du chevalier, qui le plonge dans le tourment. Il se hâte de faire fabriquer des pièges pour tuer le chevalier : il fait forger de grandes broches de fer aux pointes acérées : on ne pourrait trouver rasoir plus tranchant. Quand elles sont toutes prêtes, et garnies de pointes disposées comme les barbes d'un épi, il les place sur la fenêtre, bien fixées et bien serrées, là où le chevalier passe quand il rejoint la dame. Dieu, quel malheur que celui-ci ignore, quelle trahison machinent ces félons !

Le lendemain, de bon matin, le seigneur, levé avec le jour, déclare qu'il veut aller chasser. La vieille l'accompagne puis se recouche pour dormir, car il n'y avait pas encore de lumière. La dame, éveillée, attend celui qu'elle aime d'amour loyal et se dit qu'il pourrait maintenant venir et demeurer avec elle tout à loisir. Dès qu'elle en a émis le vœu, il vole sans tarder jusqu'à la fenêtre : mais les broches sont sur son passage et l'une d'elles lui transperce le corps, faisant jaillir son sang vermeil. Quand il se sent blessé à mort, il se dégage du piège, pénètre dans la chambre, se pose sur le lit devant la dame : les draps sont couverts de sang.

Elle voit le sang et la plaie qui la remplissent de désespoir et d'épouvante. « Ma douce amie, lui dit-il, je perds la vie pour vous avoir aimée. Je vous avais prédit ce qui arriverait, et que votre attitude causerait notre mort. » À ces mots, elle tombe évanouie et demeure longtemps comme morte. Il la console doucement en lui disant que sa douleur est inutile. Elle porte un enfant de lui, un fils qui sera preux et vaillant : c'est lui qui la réconfortera. Elle lui donnera le nom d'Yonec et il les vengera tous les deux en tuant son ennemi. Mais il ne peut demeurer plus longtemps car sa plaie ne cesse de saigner. Péniblement il est parti.

Et elle le suit en criant sa douleur. Elle s'échappe par une fenêtre : c'est un prodige qu'elle ne se tue pas, car elle saute d'une hauteur de vingt pieds. Vêtue de sa seule chemise, elle suit les traces du sang que le chevalier perd le long du chemin. Elle marche sans s'arrêter et voici qu'elle arrive à une colline dans laquelle il y avait une ouverture tout arrosée de sang. Elle ne peut rien voir au-delà de cette entrée. Persuadée que son ami est entré dans la colline, elle a vite fait d'y péné-

trer. Malgré l'obscurité, elle poursuit tout droit son chemin et finit par sortir et se trouver dans une très belle prairie. Epouvantée de voir l'herbe toute mouillée de sang, elle suit les traces à travers la prairie. Bientôt elle découvre une cité, entièrement close de remparts. Maisons, salles, tours, tout semble fait d'argent. Les bâtiments sont superbes. Du côté du bourg on voit les marais, les forêts et les terres en défens ; de l'autre côté, une rivière coule autour du donjon : c'est là qu'abordent les navires, ils sont plus de trois cents. Du côté de la vallée, la porte était ouverte et la dame entre dans la ville, suivant toujours les traces de sang frais à travers le bourg et jusqu'au château. Personne ne lui adresse la parole, elle ne trouve ni homme ni femme.

Elle parvient au palais, dans la salle pavée qu'elle trouve ensanglantée. Elle entre dans une belle chambre où dort un chevalier ; mais elle ne le reconnaît pas et poursuit plus avant jusqu'à une autre chambre, plus grande, meublée seulement d'un lit où dort un chevalier ; elle la traverse encore. Dans la troisième chambre enfin, elle a trouvé le lit de son ami : les montants en sont d'or pur ; les draps, je ne saurais les évaluer ; les chandeliers, où des cierges brûlent nuit et jour, valent tout l'or d'une cité. Au premier regard, elle reconnaît le chevalier, s'avance vers lui toute bouleversée et tombe sur lui évanouie. Et lui, qui l'aime tant, la reçoit dans ses bras, déplorant longuement son infortune. Quand elle revient à elle, il la reconforte tendrement. « Douce amie, je vous en conjure au nom de Dieu, allez-vous-en, fuyez d'ici ! Je vais bientôt mourir, au milieu du jour. Et le deuil sera tel que si l'on vous trouvait ici, on vous ferait un mauvais parti. Les miens auront tôt fait d'apprendre que je suis mort pour l'amour de vous. Je suis très inquiet pour vous ! » « Ami, lui répond la dame, j'aime mieux mourir avec vous que continuer à souffrir avec mon mari. Si je retourne à lui, il me tuera ! » Mais le chevalier la rassure et lui donne un petit anneau en lui expliquant qu'aussi longtemps qu'elle l'aura au doigt, son mari n'aura aucun souvenir de l'aventure et ne la tourmentera pas. Il lui confie et lui remet son épée en la conjurant de ne la donner à personne, mais de la garder pour son fils. Quand il aura grandi et sera devenu un chevalier preux et vaillant, elle l'amènera, avec son mari, à une fête où elle se rendra. Ils parviendront dans une abbaye et, devant une tombe qu'ils verront, on leur rappellera l'histoire de sa mort et du crime perpétré contre lui. Alors elle remettra l'épée à son fils et lui racontera l'aventure : comment il est né, qui l'a engendré. On verra bien comment il réagira.

Après ces recommandations, il lui donne une robe précieuse qu'il lui ordonne de revêtir et l'oblige à le quitter. Elle s'en va avec l'anneau et l'épée qui la reconfortent. Mais à la sortie de la ville, elle n'a pas parcouru une demi-lieue

quand elle entend les cloches sonner et le deuil s'élever dans le château pour la mort du seigneur. Elle comprend qu'il est mort et de douleur s'évanouit à quatre reprises. Revenant à elle, elle poursuit son chemin vers la colline. Elle y pénètre, la traverse et regagne son pays. Auprès de son mari elle vécut ensuite bien des jours sans jamais entendre le moindre reproche, la moindre accusation ni la moindre raillerie. Son fils est né, il a grandi, entouré de soins et d'affection. On l'a nommé Yonec. Dans le royaume, il n'était pas de chevalier si beau, si preux ni si vaillant, si prodigue en largesses ni si généreux. Quand il en a eu l'âge, on l'a armé chevalier et la même année, écoutez ce qui est arrivé !

À la fête de saint Aaron, qu'on célèbre à Caerleon et dans bien d'autres cités, le seigneur avait été invité avec ses amis, selon la coutume du pays : il devait amener sa femme et son fils, en riche équipage. Ils sont donc partis mais ils ne savent pas où les conduit le destin. Ils ont avec eux un serviteur qui les a guidés tout droit jusqu'à un château, le plus beau du monde. Il s'y trouvait une abbaye peuplée de très pieuses personnes. Le jeune homme qui les conduit à la fête les fait ici loger. On les sert dans la chambre de l'abbé, avec beaucoup d'honneurs. Ils vont le lendemain entendre la messe avant de partir. Mais l'abbé vient les prier de rester : il veut leur montrer son dortoir, son chapitre et son réfectoire. Par reconnaissance pour son hospitalité, le seigneur accède à son vœu.

Le jour même, après le repas, ils visitent donc les bâtiments de l'abbaye. En entrant dans le chapitre, ils découvrent une grande tombe, couverte d'une soierie ornée de rosaces et coupée par une broderie d'or. À la tête, aux pieds et aux côtés du mort, vingt cierges allumés, dans des chandeliers d'or fin ; des encensoirs d'améthyste répandent toute la journée de l'encens pour mieux honorer cette tombe. Les visiteurs demandent aux gens du pays qui repose dans cette tombe. Les autres se mettent alors à pleurer et à leur expliquer que c'était le meilleur, le plus fort et le plus fier, le plus beau et le plus aimé de tous les chevaliers du monde. Il avait été le roi de ce pays et jamais on n'en avait connu de plus courtois : Mais à Caerwent il avait été pris dans un piège et tué pour l'amour d'une dame : « Depuis nous n'avons plus de seigneur, mais nous attendons depuis longtemps, selon ses ordres, le fils qu'il a eu de cette dame. »

À cette révélation, la dame appelle son fils d'une voix forte : « Mon fils, dit-elle, vous avez entendu, c'est Dieu qui nous a conduits ici ! C'est votre père qui repose dans cette tombe, votre père que ce vieillard a tué injustement ! Maintenant je vous confie et je vous remets son épée, que je garde depuis bien longtemps ! » Devant tous, elle lui révèle qu'il est le fils de ce chevalier, lui explique comment son amant lui rendait visite et comment il a été tué traîtreusement par son mari :

elle lui raconte toute l'aventure. Puis elle tombe évanouie sur la tombe et meurt sans prononcer d'autre parole. Quand son fils la voit morte, il coupe la tête de son beau-père : avec l'épée de son père, il a ainsi vengé et son père et sa mère. Quand les habitants de la cité apprirent ce qui était arrivé, ils vinrent solennellement prendre le corps de la dame pour la déposer dans le tombeau, près du corps de son ami : que Dieu leur soit miséricordieux !

Puis, avant de quitter les lieux, ils firent d'Yonec leur seigneur. Ceux qui entendirent raconter cette aventure, bien plus tard en tirèrent un lai, pour rappeler la peine et la douleur qu'endurèrent ces deux amants.